

SOUVENIRS...

À Villey-le-Sec, en 1908, une petite fille...

par Marie-Louise BERNEL-AUBRY

Mes parents me conduisaient à Villey, le dimanche avant Pâques. C'était le Printemps. Les buttes de la batterie reverdissaient et se couvraient de violettes.

J'allais, avec une petite amie, cueillir des fleurs dans les champs se trouvant derrière les maisons du village. Nous faisons de gros bouquets de coucous jaune pâle, au doux parfum sucré.

Comme tous les gosses lorrains le savent, les cloches s'envolent le Jeudi Saint à Rome. Combien de minutes ne suis-je pas restée le nez en l'air pour les voir passer?

Plus de cloches. Les offices de la Semaine Sainte étaient annoncés par les "brouhandeurs". Trois ou quatre enfants de chœur parcouraient le village et criaient "Voilà le premier, voilà le premier - i, voilà le premier - i - qui sonne et brou... ". Ils faisaient tourner bruyamment leur crécelle. Le jour de Pâques, après la messe, ils visitaient les maisons pour y recueillir des oeufs ou quelques pièces de monnaie. On

les remerciait d'avoir si bien brouhandé.

La veille de la fête, ma grand-mère faisait cuire une grande casserolée d'oeufs, dans l'eau teintée de marc

oeuf dur, pondu le jour du Vendredi-Saint. "Cela vous protégera de la fièvre pour toute l'année", nous disait-elle. Elle y croyait de tout son coeur.

Il fallait bien que je participe à tous les jeux des garçons et des filles. Le lundi de Pâques, j'en voyais une bande, dans la rue, qui semblait bien s'amuser. Je me suis approchée. "A quoi jouez-vous ?" "Au quenée", me répondirent-ils. "Je joue avec vous". Il s'agissait de lancer une grosse bille dans une tuile ronde posée sur un terrain en pente, d'attraper le tresé de chiques, de le démolir et d'arriver jusqu'à l'oeuf dur.

Quand la bille touchait le but, c'était gagné. Les gamins jouaient ainsi les oeufs qu'ils avaient ramassés en brouhandant. Ils étaient bien plus adroits que moi. Mon premier oeuf fut pris, puis un deuxième. A la troisième tentative pour en emporter

encore un et le jouer, ma grand-mère qui voyait tout m'a dit "Ca suffit, reste ici, tu es trop bête de te faire prendre tes oeufs d'une pareille façon". J'étais très mortifiée.



Études Toulousaises, 1993, 65, 29-37

de café et de chicorée ; ils devenaient d'une belle couleur brun clair. Et le jour de Pâques, elle en offrait aux invités qui emplissaient la maison. Elle nous obligeait à manger un

Les Gendarmes

A cinq ans, j'étais une petite fille turbulente. Certains jours, je ne cessais d'entrer, de sortir de la maison, d'y revenir, de chanter, de siffler. "Tais-toi", me disait ma tante qui s'occupait beaucoup de moi, "tu fais pleurer la sainte Vierge".

Comment faire pour freiner une si exubérante joie de vivre ? La question ne se posait pas quand mon grand-père était à la maison ; il avait une autorité naturelle qui m'en imposait. Mais autrement, la menace d'aller chercher le "pêut homme"⁽¹⁾ ne me faisait pas un grand effet ; je ne l'avais jamais vu, et pour cause, je n'en avais pas peur.

Fatiguée par ce va-et-vient continu, ma grand-mère me dit "Reste tranquille ou j'appelle les gendarmes, ils t'emmèneront avec eux". Leur seul aspect, leur uniforme, surtout leur bicornes noir me terrifiait. Ce jour-là, à peine avais-je entendu d'une oreille "gendarmes" que j'étais dehors. Surprise, affolée, je les ai vus arriver, à cheval tous les deux. Ils venaient voir le Maire, mon grand-père ⁽²⁾.

J'avais eu le temps d'entrevoir les affreuses et si effrayantes coiffures. Filant à toute allure, je me suis cachée sous une petite table dont le tapis retombait jusque par terre. De temps en temps, je soulevais un coin de l'étoffe. Je les voyais en face de

moi. Sans leur chapeau, ils étaient déjà beaucoup moins épouvantables. Ils bavardaient tranquillement avec mon grand-père et reprenaient des forces pour retourner à Toul, à cheval, en appréciant le pain, la saucisse et le verre de vin que ma grand-mère leur offrait.

Assise par terre, je me rassurais, peu à peu, me remettant de mon émotion, tout en méditant sur les menaces qui deviennent tout à coup réalité.

Promenades

Mon grand-père, âgé, craignait le soleil trop ardent de l'été. Pour s'en protéger, il avait acheté une grande ombrelle en toile écru ; il avait fait faire le modèle réduit, exactement semblable, pour sa petite-fille. Ce devait être bien cocasse de voir le couple que nous formions quand nous partions en promenade avec nos ombrelles. Nous allions dans les sapins qui entourent une partie du village.

A cette époque, il y avait encore un sentier bien entretenu, tapissé d'aiguilles glissantes. L'air était parfumé de l'odeur des pins et de la résine. De là-haut, on avait, à travers les éclaircies des arbres, une très belle vue sur la vallée de la Moselle.

Nous allions, aussi, sur la route de Maron dans "les Corvées". Mon grand-père allait inspecter ses vignes très malades, désolé devant l'ampleur que prenait les dégâts dus au phylloxéra et au mildiou, désastre qui a ruiné le vignoble toulousain. Il pouvait dire adieu pour longtemps au bon petit vin gris.

A sept ans j'étais très consciente de la mission secrète dont ma tante m'avait chargée en partant ; elle m'avait glissé à l'oreille, "si le grand-père a un malaise, tu reviens vite à la maison,

en courant, pour nous prévenir". Tout en sautant à cloche-pied, en faisant tourner et tourbillonner mon ombrelle, je n'en surveillais pas moins, du coin de l'oeil, mon grand-père. Il n'a jamais su qu'il avait un tel ange gardien !

Une autre promenade en voiture. L'eau de notre citerne, - oh ! Villey-le-Sec-, n'était plus buvable, il fallait la faire bouillir ou la filtrer. Nous allions en chercher à la Source du Fond-de-Monveau à quelques kilomètres avant Maron. On remplissait de grosses bonbonnes de cette eau très pure. Et le cheval remontait au pas le chemin boisé et tournant des "Edigrées".

Un autre jour, par un très beau temps, nous sommes partis en voiture, mon grand-père qui était marchand de bois, conduisant le cheval d'une main sûre, dans la forêt de Haye. A la sortie "de l'Embanie", prenant le petit chemin aboutissant aux Cinq tranchées nous sommes arrivés dans une de ses coupes.

Elle avait été dégagée et façonnée par ses bûcherons engagés, d'année en année, pour ces travaux. Il y avait d'impressionnantes piles de bois de chauffage, de charbonnette, de fagots. Descendant de voiture il fut accueilli par le charbonnier. C'était un petit bonhomme un peu bossu, à la voix fluette, vêtu d'une blouse bleue. Il m'a expliqué que l'immense butte de terre, que je voyais, était remplie de branchages calibrés qui se consumaient lentement, nuit et jour, à l'abri de l'air, qu'il surveillait ainsi pour que le bois ne s'embrase pas trop vite, qu'il soit à demi brûlé, qu'il devienne noir et léger. Ce charbon de bois était ramené à Villey et à Toul, dans de grands sacs, et vendu pour alimenter les réchauds sur lesquels les femmes faisaient cuire les lessives et les conserves de légu-

1. Terme lorrain qui signifie "vilain".

2. D'après les archives de la mairie de Villey-le-Sec, consultées par René Jolin, mon grand-père Charles E. Bernel fut réélu maire de Villey en 1908. Il donna sa démission pour raison de santé. Donc, en 1907, il était bien maire de Villey quand se passa cette "horrible histoire" de gendarmes - j'avais cinq ans et demi, d'autant plus terrifiante que le conducteur du corbillard de cette époque avait lui aussi comme coiffure, un bicornes noir...

mes et de fruits.

Le charbonnier, homme heureux et solitaire, vivait une partie de l'été dans une petite baraque en rondins, accomplissant, avec beaucoup de conscience, sa tâche paisible au milieu de la forêt, des bêtes et des oiseaux.

La lessive

Dans cet heureux ancien temps, les armoires lorraines étaient remplies de linges, draps, nappes, serviettes et chemises par douzaine. Comme son nom l'indique, Villey-le-Sec était un pays sec.

Les habitants n'avaient, pour le ménage, que l'eau de pluie recueillie dans les citernes ou l'eau des puits. C'était bien compliqué de faire de grosses lessives. Cependant on pouvait aussi aller laver dans les auges en pierre à la fontaine. Chez ma grand-mère on ne faisait la grande lessive que tous les six mois. Mais alors quel chantier ! Quel travail ! Et quel remue-ménage !

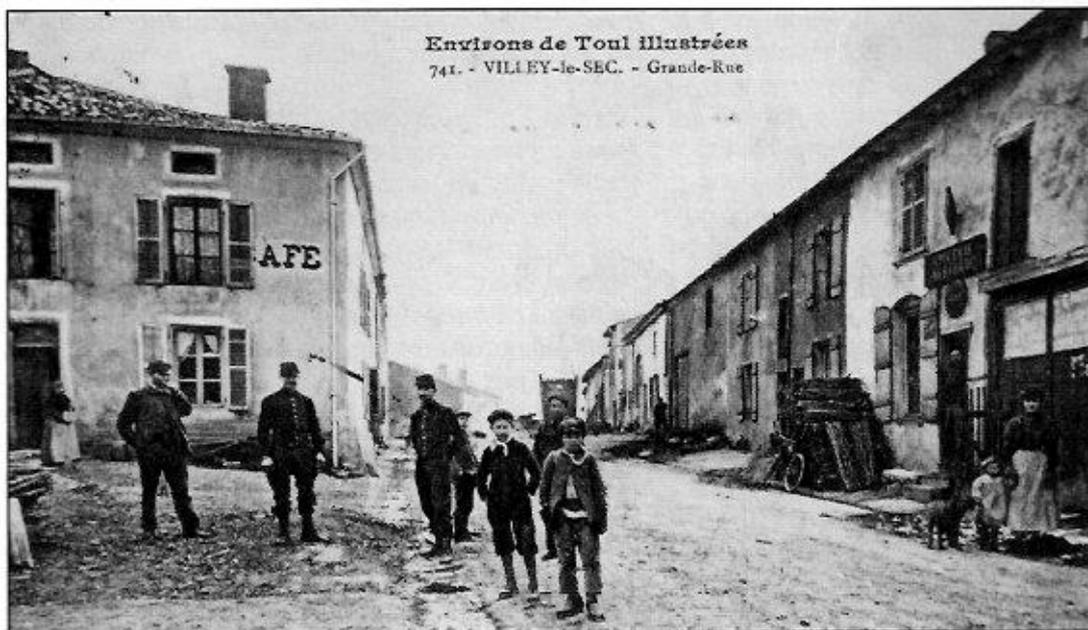
Les femmes de journée étaient retenues d'une année à l'autre, toujours les mêmes. La veille, ma grand-mère parcourait le village et donnait ses ordres. Les femmes ne se faisaient pas prier, fidèles à la tradition, contentes de venir dans une maison renommée pour bien traiter les ouvrières. Elles venaient donc, la veille au soir, pour sortir le linge du caffou-

nio(3) où il attendait à l'abri des souris. Elles le faisaient tremper dans de grands baquets d'eau froide. Elles arrivaient le lendemain, à huit heures, et commençaient à déjeuner, café au lait, pain, motte de beurre si appétissante de la ferme du Fays, à discrétion sur la table, ainsi que le sucre. Elles allumaient les réchauds à charbon de bois, installés dans la cour pavée de grosses dalles de pierre, située derrière la maison.

Elles faisaient chauffer l'eau pour décrasser le linge avec savon et eau chaude ; ensuite, elles l'entassaient

pour que je savonne avec elles. J'étais bien t'empée et ravie, mais cela ne durait pas longtemps, heureusement pour elles !

A midi, déjeuner dans la grande cuisine. ma grand-mère mangeait toujours avec les ouvrières. Je prenais mes repas, habituellement, avec mon grand-père et ma tante à la salle à manger. J'avais quelque fois, après bien des supplications, la permission de manger à la cuisine avec les laveuses. Ma tante ne donnait pas facilement l'autorisation tant demandée car elle craignait que mes chas-



Environ de Toul illustrées
741. - VILLEY-le-SEC. - Grande-Rue

dans de grandes lessiveuses sur les réchauds pleins de braises en y ajoutant, non pas de la cendre, mais de la vraie lessive à la violette. Et le travail durait deux jours, car elles lavaient aussi les couleures, les bas, les chaussettes, les tabliers à petits carreaux bleus et blancs, ceux de ma tante plus élégants et les miens que j'aurais bien voulu voir au diable car ils cachaient trop souvent ma belle robe du dimanche. Inutile de dire que j'étais souvent avec les laveuses ; elles me faisaient une petite place

tes oreilles ne retiennent trop de choses. Elle se croyait responsable de ma bonne éducation. Les femmes avaient la parole vive et parfois fort leste. Cela m'amusait tellement d'écouter leur conversation en patois que je comprenais assez bien. Il y avait cependant un hic, à ce programme. Il fallait manger avec des couverts en fer battu et boire dans des verres épais. J'étais narreuse (4). Je suis allée chercher ma petite

3. Le cabinet noir

4. Dégoutée

fourchette brillante, mais ma grand-mère qui avait l'oeil à tout m'a dit "Tu veux manger avec les laveuses, tu mangeras comme elles ; va remettre ton couvert à sa place".

C'était donc, pour moi, un petit sacrifice, en comparaison du plaisir de manger les délicieuses pommes de terre au lard, le ragoût de veau, la salade à l'ail, le fromage blanc, que ma grand-mère leur préparait. Cela me changeait bien des purées de régime de ma tante.

Le linge cuit, presque propre était rincé dans la rivière. Le matin suivant, après avoir déjeuné avec le commis, les femmes rassemblaient leur matériel ; le garçon attelait le cheval au char à bancs ; c'était une grande charrette à quatre roues, le siège devant pour le cocher avec, à portée de sa main, la mécanique qu'il devait serrer fort pour descendre dans la vallée ; une charrette entourée de planches peintes en jaune clair. On y hissait les lessiveuses, très lourdes, battoirs, choyottes, seaux, paniers contenant les provisions, car les femmes ne remontaient pas à midi à Villey, on leur portait à déjeuner, pot-au-feu... ; quelque fois une voisine profitait de la voiture pour y mettre aussi son matériel, ma grand-mère ne refusait jamais. Tout cela se passait toujours dans la bonne humeur, les plaisanteries et les exclamations.

Arrivées à la "côte des laveuses" les femmes descendaient le chemin à pic qui les conduisait directement au bord de l'eau. La voiture continuait par la route, passant devant la gare. Le garçon aidait les femmes à descendre leur attirail.

Il y avait alors bien des rires et des chamailleries pour avoir la bonne place au bord de la rivière. Elles s'installaient dans leurs "choyottes" garnies de paille (une choyotte était

une sorte de cadre en bois fermé de trois côtés, elles étaient, ainsi, moins mouillées), dans lesquelles elles se mettaient à genoux pour laver, halettes sur la tête et allez-y battoirs et brosses dans l'eau claire de la Moselle.

Elles étaient très actives, très gaies, très bavardes. Le linge rincé était étendu sur le talus, sur l'herbe, au soleil ; il devenait d'une blancheur éblouissante. L'après-midi, ma tante et moi nous descendions pour leur porter à goûter, saucisses faites à la maison, fromage. Ma tante inspectait tout sans en avoir l'air, mais le travail était bien fait car les femmes savaient qu'elle était difficile.

Voici une petite histoire qui se passe dans un temps plus ancien: les enfants venus en vacances avec leur tante (ma grand-mère) étaient chargés de porter le repas de midi aux laveuses. La côte était raide jusqu'à la rivière pierreuse, glissante. Il y eut sans doute des bousculades dans les éclats de rires, et le pot de camp énorme en fer blanc contenant la soupe fut renversé à moitié - catastrophe, angoisse et désespoir ! Dans ce temps-là, comme dans le nôtre, et dans ces cas-là, les enfants se débrouillent toujours. Le plus malin des gamins a trouvé la solution. Ajouter un peu d'eau de la Moselle dans la soupe - et le tour est joué - Mais le soir, les femmes dirent à ma grand-mère "Elle n'était guère bonne la soupe-là que vous nous avez envoyée, elle avait un drôle de goût". "Comme les autres jours a répondu ma grand-mère" - mais cette histoire lui a semblé louche, et elle a interrogé les garçons qui ont fini par avouer leur forfait.

Elle ne punissait guère, elle a peut-être dû rire intérieurement de cette aventure. Elle a dû les gronder très fort en les traitant de chenapans, de

vi-mandrins, de vi-sotrés et les menacer de les envoyer chez le géant de la carrière Jandoc.

J'ai souvent demandé où se trouvait la carrière et le géant que j'aurais bien voulu apercevoir car j'entendais les mêmes menaces: on me répondait, "Par-là dans le bois"... J'ai su bien plus tard qu'il s'agissait de la Grotte du Géant dominant la Vallée de la Moselle.

La moisson

J'avais cinq à six ans quand je venais en vacances à Villey chez mes grands-parents. Mon grand-père était marchand de bois, il achetait des coupes dans la forêt de Haye, et il avait, en même temps, comme on disait autrefois, un train de culture. Des activités de toutes sortes s'enchêtraient les unes dans les autres, et amenaient dans la grande maison où j'aimais tant venir beaucoup de gens de journée, pour les différentes occupations des saisons.

Parmi toutes ces personnes il y avait "Le Prosper"(5). C'était l'homme universel et de confiance de la maison. Il connaissait tout et savait tout faire.

La moisson était donc un temps de grande activité. La veille du jour où mon grand-père avait décidé de faire couper les blés "Le Prosper" commençait à fabriquer les liens. Il s'installait devant la maison, assis par terre, de la paille autour de lui. Il prenait des brins légèrement mouillés qu'il tordait prestement entre ses doigts pour en faire des noeuds très serrés, il les rejetait d'un mouvement vif derrière lui dans la grange. Je le regardais attentivement "Montre-moi Prosper, montre-moi". Malgré mon grand désir d'apprendre et sa pa-

5. Prosper Mota.

tience, je n'ai jamais pu faire un lien valable; j'étais bien dépitée.

Le lendemain après-midi, j'allais avec ma grand-mère porter à marander (goûter) aux moissonneurs. Dans un grand panier, elle avait mis la moitié de la miche de pain, la bouteille de piquette, des verres et le fromage. Les ouvriers et la machine se trouvaient sur le chemin de Gondreville. Il fallait marcher dans la grande pièce de blé fraîchement coupée; les tiges restantes dans le champ griffaient mes chevilles découvertes et sensibles. Je marchais sans trop me plaindre car le plaisir de goûter en plein air, avec les ouvriers et les femmes, qui parlaient toujours patois, valait bien la peine de supporter de petites misères.

Très intéressée par ce spectacle nouveau, je regardais la moissonneuse, les femmes coiffées de la halette (6), car le soleil tapait dur, qui mettaient le blé en javelles avec les liens fabriqués par "Le Prosper". Les hommes les rangeaient en tréseaux par bottes de trois ou quatre. Quand la machine s'arrêtait, on se réunissait à l'extrémité du champ pour goûter. J'avais droit ce jour-là exceptionnellement au fromage de Munster - oh ! combien odorant ! Ma grand-mère l'achetait à Toul chez un commerçant (M. Lorrain) qui vendait en même temps des cierges, des bougies et des couronnes mortuaires. Au début d'août, j'allais avec maman chercher la commande. J'étais effarée de le voir sortir de la cave qui débouchait dans le magasin, avec les fromages. Mystère bien déroutant pour une petite fille. Pourquoi dans une boutique qui n'est pas une épicerie peut-on acheter des fromages? En tous cas, je crois bien que je n'ai plus jamais mangé d'aussi bon Munster.

6. Coiffe en tissu pour protéger du soleil pendant le travail aux champs.

Il y avait de nombreux champs de blé, d'avoine, et les travaux duraient plusieurs jours. On ramenait ensuite les gerbes sur de grands chariots: entassées sous le hangar, elles attendaient la batteuse. C'était un événement quand elle arrivait. Tout le monde s'empressait pour recevoir le propriétaire de la machine et la placer au bon endroit. C'était fascinant de l'apercevoir de loin. Elle fonctionnait entourée d'hommes ruisselants de sueur dans un grand nuage de poussière.

Tout le temps qu'avait duré ce travail fatigant, les repas étaient abondants et variés: poulets, lapins, ragoûts, tartes aux mirabelles se succédaient sur la grande table. Tous appréciaient l'excellente cuisine de ma grand-mère et son sens si chaleureux de l'hospitalité.

Au mois de septembre, il y avait les regains. Les prés du bord de la Moselle, au Radelot, au champ de Hêu, étaient fauchés une deuxième fois - l'herbe était travaillée, retournée, le foin séché au soleil était ramené à Villey dans de lourdes voitures. Il fallait trois chevaux pour remonter la côte si dure, si rocailleuse à l'époque. Le foin rentré dans le grenier embaumait la maison. La fenaison était une épreuve, pour mes grands-parents, pour les ouvriers, pour le commis et pour les pauvres bêtes. Je suis sûre qu'un picotin d'avoine supplémentaire les payait de leur peine.

La fête à Villey

Dans les années 1900, la fête à Villey était célébrée avec un faste tout particulier. Elle avait lieu à la Nativité, un des premiers dimanches de septembre, au moment où la Lorraine jouit des dernières belles journées ensoleillées. Dans cet heureux temps où l'on ne faisait pas de sport, ni de

nombreux grands voyages, on aimait à se réunir dans l'affection et la joie, quand les plus durs travaux des champs étaient terminés, autour d'une bonne table, repas arrosé du traditionnel petit vin gris et de vieux vins conservés avec amour. J'étais en vacances chez mes grands-parents et j'assistais aux préparatifs de cette grande réunion familiale.

Ma tante surveillait les travaux de grand nettoyage des chambres destinées aux invités. Les lits supplémentaires pour les enfants, lits-cage dépliés étaient garnis de draps immaculés. Des bougies neuves, disposées dans des chandeliers et des bougeoirs en cuivre, avec la toute petite boîte d'allumettes et les veilleuses (7) dans les chambres des enfants peureux, en attendant la nuit.

Ma grand-mère commandait les viandes et les brochets que devait attraper un pêcheur chevronné. On tuait les poulets et les lapins destinés aux agapes.

Le Prosper, l'homme de confiance de la maison, allumait le four à pain, et faisait cuire les gros pâtés lorrains, à double étage de viande, les tourtes, les tartes aux mirabelles, au séneçon (8), aux quetsches et les brioches. Il me cuisait, pour moi seule, une petite tarte, quel plaisir ! Je revois les brioches rondes rangées dans une grande corbeille en osier, recouvertes d'un linge blanc. Il en fallait une sérieuse quantité, car on déjeunait le matin - la famille et les invités - pendant plusieurs jours avec café au lait et brioches. Il était impensable qu'on mange du pain, même beurré, à la fête. Chaque parent ou ami, selon la tradition, emportait sa

7. Veilleuse: petite mèche en cire, allumée sur un récipient contenant de l'huile.

8. Graines de pavot pilées avec de la crème sucrée.

brioche ronde en partant, remerciait chaleureusement mes grands-parents pour les bonnes journées passées avec eux et les invitait à la fête dans leur pays ; cela aurait été une injure grossière de ne pas s'y rendre.

Le Prosper allait chercher, dans la cave voûtée, vraie cave de vigneron, les bonnes bouteilles de vin bouché, de 1865 à 1893 (les bonnes années) devenues, avec le temps, couleur de pelure d'oignon, vin décanté au goût curieux, si subtil et si rare.

Maman ne laissait à personne le soin de cuire les écrevisses et les dresser en de somptueux buissons.

La veille, mon grand-père allait chercher à Fontenoy avec le char à bancs (9), les invités lointains venus par le train. Il attendait sur la petite place en tenant le cheval par la bride ; il voyait le chef de gare agiter son drapeau ; les wagons s'arrêtaient doucement.

Il s'avançait, alors, à leur rencontre, avec son sourire inoubliable, les embrassait et les invitait à monter avec leurs bagages dans la voiture, heureux de revoir sa soeur et ses neveux et nièces. Un petit coup de fouet en l'air, l'équipage s'ébranlait et prenait le trot sur la route de Fontenoy à Gondreville.

Arrivés à l'embranchement des deux routes, il fallait ralentir pour reprendre celle de Villey serpentant à travers la campagne et montant au village, dont on apercevait le clocher. Le cheval allait au pas pendant les derniers kilomètres. Arrivés à la fontaine, on devait prendre avec attention le rude tournant et on voyait les

grilles en fer des fortifications. Encore un petit effort, en se détournant des chevaux et des vaches allant à l'abreuvoir ; on arrivait sur la place et on redescendait enfin jusqu'à la maison de mes grands-parents. Embrassades, tumulte des questions et des réponses dans la joie et la bonne humeur. Le jour de la fête mes parents et mes oncles arrivaient en break. Le cheval, sabots cirés et harnais rutilants. Les vieux cousins, venus en fiacre depuis Nancy en voiture de louage.

C'était, de nouveau, des paroles de bienvenue et des compliments. Maman apportait d'immenses génoises commandées chez le pâtissier en renom, pour le dessert de ce jour mémorable.

A cette époque, on s'habillait richement, la vie était facile pour la bourgeoisie de la province et de la campagne. Les femmes arboraient leur plus belle robe, en grosse soie, en drap fin, soutachée, galonnée, jupe traînant jusque par terre, qu'elles relevaient d'un geste gracieux sur le côté, quand il y avait trop de poussière ou de boue, laissant voir leurs bottines à boutons et leurs jupons en soie de couleur ou de lingerie brodée. De belles robes qui duraient souvent plusieurs années, remises à la mode par une couturière habile et astucieuse. Elles avaient de grands chapeaux ornés de plumes, de fleurs et de rubans, maintenus par de grandes épingles piquées dans leurs chignons.

Les hommes étaient, aussi, sur leur "trente-et-un", costume sombre, chemise blanche, au col et plastron plissé et amidonnés ainsi que le bas des manches, petit lien de ruban noir autour du cou, boutons de manchettes en or, ainsi que la chaîne de montre accrochée au gilet, sans oublier le médaillon contenant une

minuscule photographie.

Le lendemain matin, les cloches sonnaient en volée, appelant les habitants et leurs invités à se diriger vers l'église pour y entendre la messe. On se serrait un peu sur les bancs pour faire de la place à ceux-ci, et beaucoup d'hommes restaient sous les cloches. Les chanteuses, autour de l'harmonium tenu par la Marie B., qui commençait les couplets des cantiques de sa voix pointue, faisaient de leur mieux pour la seconder.

Après l'office, chacun allait se recueillir sur les tombes du cimetière entourant l'église, associant les morts et les vivants dans la fête. Et des groupes se formaient sur la place où se tenait la fête foraine. Il y avait un manège où les chevaux de bois, cabrés et immobiles tournaient à l'allure paisible d'un vieux cheval entraîné par l'orgue de Barbarie. Il était assailli par les gosses, et le tir par les jeunes gens s'essayant, à coups de carabine, à percer le disque rouge des cartons.

Je restais émerveillée devant la grande baraque, les yeux brillants de convoitise devant les poupées, les bonbons, les pains d'épice, les nonnettes. J'étais fascinée par les petites balles brillantes rouges et vertes, entourées d'un filet auquel était attaché un élastique, qui valaient quelques sous et que ma tante m'achetait, bien volontiers, mais qui ne duraient que le temps d'un rêve.

Revenus à la maison, on se pressait autour de la grande table à trois allonges, recouverte d'une nappe blanche, sur laquelle était posé le beau service en porcelaine, les couverts brillants et les beaux verres à pied. Au milieu trônait le buisson d'écrevisses.

9. Un break: voiture attelée d'un cheval pour la promenade, dont les coussins étaient recouverts de drap vert foncé, avec un marche-pied pour en descendre.

Sur cette table allaient se succéder les succulents plats cuisinés par ma grand-mère aidée de jeunes femmes, dans le tumulte des conversations et des rires avivés par le bon vin et le champagne. Au dessert, les enfants récitaient des fables - mon jeune cousin chantait de sa voix légère qui n'avait pas tout à fait mué, son gentil refrain :

"Ma mi mi, ma petite miet-te
Toi la plus jolie des brunet-tes
avec toi, je voudrais toujours -

leurs parents, les habitants des villages voisins, les soldats et les sous-officiers du fort commençaient à danser dans une foule serrée ; les polkas, les mazurkas, les scottish, les valse se succédaient sur les airs dispensés par trois musiciens juchés sur une petite estrade, soufflant dans leurs trombones et leurs clarinettes. Les mères et les vieilles personnes étaient assises sur les bancs disposés autour de la salle, bavardant et surveillant, du coin de l'oeil, leurs

bien fleuries pour une dernière prière. L'après-midi, le bal reprenait de plus belle, ainsi que le soir. Le lendemain mardi on dansait encore sans se lasser. La fête durait trois jours. Bon repas et bons vins. Les invités, heureux de ces inoubliables moments de plaisir, en parlaient longtemps.

Le travail reprenait au village pour l'arrachage des pommes de terre et des lisettes (10). Enfin, Villey et la nature allaient s'endormir pendant le rude hiver lorrain et se réveiller au printemps pour que les petites filles reviennent y cueillir des violettes et des coucous.



Le houblon

Avant la guerre de 1914, une famille de Villey avait des plantations de houblon, au village même, au clos près de la fontaine et au Val-Saint-Evre. C'était une longue bande de terrains s'étendant depuis la route de Maron, descendant

jusqu'au fond de la vallée, rejoignant le chemin descendant à la gare. On y voyait de grandes perches rassemblées en leur milieu, couvertes de houblon s'accrochant, jusqu'au faite. En septembre, c'était le cueillette, on l'expédiait aux brasseries. Il fallait du personnel, des vieilles femmes, des jeunes filles, des enfants, pour détacher les fleurs de houblon des perches rassemblées au village.

Jeanne, mon amie, que je ne quittais guère, me dit un soir "Demain on

chanter la chanson de l'amour-our"
Je n'ai jamais vu, mon grand-père
rire d'une pareille façon ni de si bon
coeur. Je déclamais avec conviction,
le visage sérieux et l'intonation vou-
lue, qui faisait rire tout le monde.

"Oh ! grand vent quand tu te déchâi-
nes dans la forêt pleine de chênes,
c'est que les beaux jours vont finir..."

Heureux souvenirs
de mon enfance!

Mais les flons-flons du bal se fai-
saient entendre. Les gens du village,

filles et leurs galants.
La musique s'arrêtait au milieu d'un
morceau. Un jeune homme criait, "La
main - la poche" tandis que les cou-
ples tournaient autour de la salle, en
se donnant le bras. Il ramassait le
sou de chacun, prix de la danse. Le
bal continuait jusqu'à l'aube.

Le lendemain de la fête, suivant la
tradition lorraine, les habitants et les
invités, pour la plupart des parents,
se rendaient au service solennel pour
les défunts des familles. Personne
n'y aurait manqué. Encore un petit
tour au cimetière, sur les tombes

10. Betteraves

travaille, on va au houblon ; tu viens ici à huit heures et tu apportes une boîte pour y mettre tes sous".

Je suis rentrée à la maison intriguée, très excitée en racontant que j'allais le lendemain "au houblon"; j'avais huit ans, ma grand-mère a haussé les épaules - peuff...; finalement ma tante m'a donné une petite boîte en fer pour y mettre mon gain de la journée. Le matin venu, je me suis installée avec mon amie auprès des bonnes femmes qui "dépiautaient" les grandes perches et mettaient les cônes dans les corbeilles rondes en osier. Chacune avait sa corbeille qu'il fallait bien remplir et tasser pour gagner quelques sous. Cela n'allait pas vite, car les paniers n'étaient jamais assez remplis. J'ai travaillé avec ardeur toute la journée dans l'odeur amère du houblon et j'ai gagné 15 sous - en bronze - ravie et très fière de mon

premier gain. Les bonbons achetés avec mon argent avaient bien meilleur goût. J'étais heureuse au milieu des gens qui riaient, chahutaient, se racontaient de bonnes histoires tout en travaillant.

L'enterrement de ma grand-mère (1926):

Des années ont passé. La grand-mère âgée a terminé paisiblement sa longue vie, au milieu des siens, dans la maison familiale où elle a vécu et travaillé, pendant toute sa vie.

Dans le chagrin et la consternation, les choses de la vie continuent. Les visages sont inondés de larmes, cependant qu'il faut procéder à la toi-

lette funèbre.

Les portes des chambres s'ouvrent. On cherche dans la grande armoire les plus beaux draps et la plus belle taie d'oreiller, brodés pour son dernier sommeil. On arrête les pendules, on couvre les glaces de linge blanc. Les voisines, alertées, arrivent et

défunte au cimetière. Un parent est allé chez les notables pour leur demander ce service que personne ne refusait, abandonnant tout travail.

Deux journées ont ainsi passé dans la tristesse. L'église du village sonne le glas. Les habitants, nombreux dans



bénissent le corps avec la branche de buis trempée dans l'eau bénite. Elles font l'éloge de la défunte, soulèvent le linge voilant son visage et émettent quelques réflexions : "On dirait qu'elle dort, elle n'est pas changée", pour consoler les parents réunis autour d'elle.

Les gens du village arrivent, peu à peu, et restent quelques instants dans la chambre mortuaire, priant et souvent bavardant à voix basse, échan-

La soirée et la nuit se passent ainsi, la famille veillant avec les habitants venus se relayer, tout en buvant maintes tasses de café, pour résister à la fatigue. En famille, il a fallu discuter pour savoir quels porteurs allaient avoir l'honneur d'accompagner la

leurs habits du dimanche, se rendent à la messe d'enterrement. Les jeunes de la famille sont en noir, des pieds à la tête, le châle transmis de génération en génération sur les épaules, de grands voiles de crêpe à leurs chapeaux.

La grand-mère est portée par quatre hommes de ses amis au cimetière qui entoure l'église, où elle va reposer au milieu des siens qui dorment là depuis des siècles.

Retour à la maison, on se débarrasse des voiles de deuil pour accueillir les parents, les amis, les quatre porteurs pour un déjeuner simple, au menu invariable, selon la tradition, la soupe, le boeuf, les légumes, le rôti de veau, les biscuits secs accompa-

gnant la bouteille de vin bouché.

Je sentais une certaine petite gaieté m'envahir à la vue du Prosper, toujours à la maison pour les petites et les grandes circonstances. Il connaissait si bien la cave et les vieilles bouteilles, il en avait rapporté quelques-unes, mais il n'était pas certain qu'elles soient encore buvables. Il était, bien sûr, en vêtements noirs, le melon d'un autre âge sur la tête, inspectant les bouteilles, les humait, buvait un petit coup, le rejetait, en ouvrait une autre, et top ! hochant la tête, comparait, en reprenait une qui lui semblait meilleure, goûtait... A force de comparer, en buvant un petit coup, je me demandais, avec un peu d'inquiétude, s'il n'allait pas finir dans les Vignes du Seigneur.

Le repas se déroula dans la dignité et les regrets, parents et amis parlant de la "vieille lorraine", aux grandes qualités, qui venait de les quitter et dont ils garderaient le souvenir, méditant ensemble sur les récoltes et le temps qui change et n'est plus celui d'autrefois.

Ma guerre

J'avais douze ans quand la guerre de 1914 fut déclarée. Nous avons été évacués, (Villey et Toul), mes parents et mes grands-parents dans le Loiret. Bouleversement de la vie. C'est là que nous avons appris les premières mauvaises nouvelles. Tristesse. Mon grand-père, très peiné, est mort au début de septembre. Papa, très touché, eut une

jaunisse terrible et fut très malade. Il fit une chute si malencontreuse qu'il perdit l'usage de sa jambe valide.

Rentrés en Lorraine en 1915, il y eut souvent des alertes : 99 bombes. On entendait le canon; le front n'était qu'à 20 km de Toul. La maison de ma grand-mère était pleine de soldats, d'officiers, d'Américains. Enfin vint l'armistice, mêlé de joie et de tristesse. Ensuite ce fut la belle vie des années joyeuses où les jeunes filles et les garçons aimaient danser et rire.

Je me suis mariée à Villey, en 1927, avec Xavier Aubry. Mes parents étaient revenus habiter dans la maison familiale...

Marie-Louise BERNEL-AUBRY